LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

*La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.*

ISSN: 0757-2395
PNM n° 404 – Mars 2023 – 41e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.
Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Rappel à nos adhérents : **À vos agendas !**

l'UJRE vous informe

Samedi 18 mars 2023 à 15h. - Assemblée générale de l'UJRE
- Verre de l'amitié à 17h. -

Entretien avec ***Charles Enderlin*** *réalisé par Dominique Vidal*

Netanyahou met en place un changement de régime

Jérusalem, devant la Knesset, 13/02/2023. Des Israéliens agitent des drapeaux lors d'une manifestation contre les projets du gouvernement du Premier ministre Benjamin Netanyahou de remanier le système judiciaire. © Ohad Zwigenberg/AP

Que veut le nouveau gouvernement israélien ? Et que veulent les manifestants qui défilent contre lui ? Nous avons posé ces deux questions à Charles Enderlin, journaliste franco-israélien, longtemps correspondant de France 2 à Jérusalem. Son dernier livre : *De notre correspondant à Jérusalem* (Le Seuil, 2021). ■ ■ ■

(Suite en page 3)

Gerda Taro, le sourire caché d'une jeunesse immortelle

par **Magali Jauffret**

Morte en 1937 lors de la guerre d'Espagne et inhumée au Mur des Fédérés au Père-Lachaise, elle s'est servie de son appareil photo pour défendre la République contre Franco, Mussolini et Hitler. À l'occasion du 8 mars, nous publions, avec son autorisation, l'article que Magali Jauffret consacrait à Gerda Taro dans l'*Humanité *du 5 août 2019.

Milicienne républicaine à Valence 1937

« *La camarade Gerda Taro nous a assistés de sa présence à trois de nos plus durs combats – stop – Nous regrettons profondément sa mort, survenue à l'avant-garde de la lutte antifasciste et envoyons aux camarades de France nos condoléances les plus émues – stop – Signé : les soldats, officiers et commissaires de la 39e division* », stipule le télégramme bleu d'El Major Jofe, qui rend ainsi hommage à la photographe de 27 ans, compagne de Robert Capa, écrasée par un char d'assaut républicain lors de la bataille de Brunete et décédée le 26 juillet 1937 au matin. ■ ■ ■ ***(Suite en page 8)***

Editorial

Encore une fois la paix !

par **Bernard Frederick**

Il y a maintenant urgence. Jamais le danger d'une guerre nucléaire n'a été si grand. L'escalade dans le conflit entre la Russie, l'Ukraine et l'OTAN est aujourd'hui sans issue. Plus l'Occident arme Kiev, plus Moscou se radicalise. C'est un engrenage mortifère.

Les Américains, qui n'ont jamais connu la guerre sur leur sol mais ont l'habitude de la porter loin de chez eux, affrontent la Russie par Ukrainien interposé, mais aussi poussent l'Europe, toute l'Europe vers le gouffre.

La France est devenue partie à la guerre en livrant de l'armement sophistiqué à Zelenski dont certains de ses régiments néonazis pourraient se servir pour bombarder les civils dans le Donbass. Pourtant la France était sans doute la mieux placée en Europe pour jouer pacifiquement les intermédiaires et obtenir que les adversaires ouvrent entre eux des négociations de paix et que les Européens et les Russes se retrouvent pour discuter d'un traité de sécurité collective sur notre vieux continent.

Dans plusieurs pays d'Europe, des manifestations ont lieu contre la guerre, contre les livraisons d'armes : en Allemagne, en Autriche, en Italie. Il est bien triste que la France soit ici en retard. Espérons qu'une prise de conscience ait lieu bientôt qui permette aux forces de paix de se manifester.

Il est déjà bien tard. Le risque d'une catastrophe nucléaire est déjà là qu'il faut enrayer au plus vite. La guerre a déjà tué des milliers de jeunes vies ukrainiennes et russes. Elle a aussi causé des dégâts considérables dans les économies européennes avec l'inflation, la crise énergétique, l'effondrement de nombreuses entreprises et les licenciements qui en résultent.

Cinq jours avant son assassinat, Jaurès vient à Lyon, le 25 juillet 1914, pour crier le mélange de tristesse, d'angoisse et d'espérance qui l'étreint à la veille de la guerre :

« Eh bien ! Citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore malgré tout qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront et que nous n'aurons pas à frémir d'horreur à la pensée du cataclysme qu'entraînerait aujourd'hui pour les hommes une guerre européenne ». ■ **2 mars 2023**

Carnet

Hélène Rozenholc

C'est avec une grande émotion que nous avons appris la disparition, le 17 février, de notre amie Hélène Rozenholc, née Brener. Son père, **Srul Icek Sterdyniak,** né en Pologne, dénoncé comme communiste (parti interdit), arrive en France en 1929 sous le faux-nom de Brener. Sa mère, Hinda Migdal, finit par l'y rejoindre. Hélène naît le 6 avril 1936. Elle portera l'étoile jaune, et à l'âge de six ans, grâce au groupe de sauvetage des enfants du secteur juif de la M.O.I., sera cachée dans un village de l'Aisne avec Raymonde Baron-Grynberg et Jacky Fluss. À la rafle du Billet Vert, son père sera déporté sans retour par le convoi n° 6.

En 2000, ces trois enfants cachés font apposer sur la mairie de Gercy une plaque mémorielle et organisent un hommage aux familles Boudoux, Marouzé, Hulin et à la population de Gercy qui les avait protégés. Cérémonie suivie par une assistance très nombreuse, qui permit à Roger Trugnan, Lucien Steinberg, Hélène Brener, Raymonde Baron-Grynberg et Jacky Fluss d'exprimer leur reconnaissance ; ce en présence de trois enfants du village : le député de la région Jean-Pierre Balligand, le maire de Gercy René Fouan, le maire de Vervins Pierre Dausse, ainsi que des maires de villages voisins. Hélène tint aussi, en 2010, à faire attribuer la médaille des Justes parmi les Nations à Mmes Hulin et Marouzé.

Empêchée dans sa jeunesse de faire des études, Hélène sera fière, à 42 ans, d'obtenir son DEUG d'Économie-Gestion, mention AES. Très engagée dans une vie militante, Hélène s'investira aussi avec passion dans l'AMEJD* du 11e, présidée par Félix Jasztreb. Avec lui, elle contribuera grandement au recensement et aux recherches de témoignages, photos, documents autour des enfants déportés du 11e. Résultat : un ouvrage mémoriel, *Sur les traces des enfants juifs déportés du 11e arrondissement de Paris*, dont elle assurera une très large diffusion.

Tant qu'elle l'aura pu, avec son mari Sam, qui l'aura si chaleureusement accompagnée jusqu'au bout, « à la vie à la mort », elle aura été présente et active sur les stands de l'UJRE, à tous les événements publics où nous étions représentés. Cette battante aimait les fleurs, les chants yiddish et révolutionnaires (Bella ciao) et passer des heures au téléphone avec ses enfants, discutant de la « recette de l'eau chaude »…

Nous présentons nos plus sincères condoléances à son mari Sam, notre ami, ainsi qu'à leurs enfants, Yves et Sylvie, à Benoît leur gendre et à leurs petits-enfants, Julien et Florian. ■ **UJRE/*PNM***

* Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés.

Agenda de la mémoire

• **8 mars** : Depuis le 8e congrès de l'Internationale socialiste, en1910, nous célébrons la Journée internationale de lutte pour les droits des femmes, en mémoire des luttes des femmes grévistes, pour la réduction du temps de travail, pour des crèches, pour l'égalité de salaire avec les hommes...

Cette année (cf. p. 4), **l'Intersyndicale** appelle à dénoncer l'injustice sociale de la **réforme des retraites** envers les femmes. Le président de la République rendra aussi ce jour hommage à « *tous les combats* » de l'avocate **Gisèle Halimi**, pour l'indépendance de l'Algérie, pour la légalisation de l'avortement. À quand la constitutionnalisation de l'IVG et la panthéonisation de Gisèle Halimi ?

• **19 mars** : **En 1962,** avait lieu à Évian la signature des accords de cessez-le-feu marquant la fin de la guerre d'Algérie. Depuis, plusieurs communes de France célèbrent cet événement. Participons !

En 2012, avait lieu à Toulouse la **tuerie antisémite de l'école juive Ozar Hatorah**. Nous n'oublions pas Gabriel Sandler 3 ans, Ari Sandler 6 ans, Jonathan Sandler, leur père, Myriam Monsonégo 8 ans, assassinés parce que juif/ves. L'antisémitisme frappe toujours en France, en Europe, dans le monde. Agissons !

• **21 mars** : ***Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale*** instaurée par l'Assemblée générale des Nations unies à la suite de cette journée de 1960 où, à Sharpeville, la police sud-africaine avait ouvert le feu et tué 69 personnes manifestant pacifiquement contre l'apartheid. Le racisme et l'antisémitisme, perdurent ; en Ukraine, l'antisémitisme se développe ; en Tunisie, c'est une politique gouvernementale raciste et ségrégationniste ouverte ; en France, le conseil scientifique de la Dilcrah est dissous…

Participons à la semaine d'éducation et d'action contre le racisme et l'antisémitisme du **20 au 26 mars 2023** de l'Éducation nationale, aux actions proposées par la Dilcrah (https://www.dilcrah.fr/semaine21mars) et aux marches du **21 mars**.

• **27 mars**: Souvenons-nous ! En 1942 partait ce jour le premier convoi de déportés de France vers Auschwitz. Il y eut environ 79 convois, de 1942 à 1944. Le *Mémorial de la Shoah* et l'*Association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France* organisent des cérémonies de lecture des noms des déportés aux dates anniversaires de départ des convois. ■

LA PRESSE NOUVELLE
Magazine Progressiste Juif fondé en 1934
Éditions :
1934-1993 : quotidienne en yidich, ***Naïe Presse*** (clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E
N° de commission paritaire 062 4 G 89897
Directeur de la publication
Henri Blotnik
Rédacteur en chef
Bernard Frederick
Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman
Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 1 6
Courriel : lapnm@orange.fr
Site : http://ujre.monsite-orange.fr
(bulletin d'abonnement téléchargeable)
Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 euros
IMPRIMERIE AQUARELLE
14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "*pas comme les autres*" magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....
Adresse .....
Téléphone .....
Courriel .....

La *Presse Nouvelle Magazine* – ISSN : 0757 - 235

Avis de recherche

Ma mère, **Anna née Wolmark** (Christiane de son nom de Résistance) et mon père, **Gaston Grinbaum**, étaient résistants et ont, comme mes grands-parents, beaucoup fréquenté l'UJRE. Mon oncle, **Charles Wolmark**, a été assassiné par les nazis à Charnècles, en 1944, et repose au Père-Lachaise. Ma grand-mère maternelle, **Fryma** (**Frymchè**), fut déportée à Auschwitz mais en revint. Mon grand-père, **Herszl Wolmark**, naturalisé avant-guerre, put ainsi être gérant de la *Naïe Presse*. Il a échappé à la déportation. Ébéniste rue Moreau, il fabriqua pendant la guerre du matériel d'imprimerie pour la *Naïe Presse* et pour *l'Humanité*, journaux qu'il imprimait aussi clandestinement. Je sais que mes grand-parents fréquentaient régulièrement l'UJRE, la rue de Paradis, mais ils parlaient peu, toujours tristes et silencieux…

Je cherche donc à en savoir plus sur leur parcours. Un grand merci d'avance à tout lecteur de la *Presse Nouvelle* qui les aurait connus et pourrait me transmettre quelques éléments de leurs vies, de m'écrire au journal (lapnm@orange.fr) qui transmettra. ■ **Pierre Grinbaum**

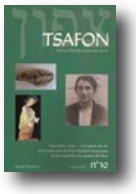
La *PNM* signale

Even…
Une pierre de vie en la mémoire de Roza Shabad-Gawronska et des orphelins du ghetto de Vilna

En ce mois de mars, nous rendons hommage à des femmes qui se sont illustrées dans divers domaines. Après Gerda Taro (pp. 1-8), Binka Jeliaskova (p. 7), nous signalons cet ouvrage, ***Even*** [1], qui reconstitue l'itinéraire du **Dr Roza Shabad-Gawronska**, parfois surnommée la « *Korczak femme* ».

Née en 1882, présidente de l'OZE/TOZ [2] de Vilna, elle mit en place en septembre 1941 des institutions d'accompagnement des jeunes enfants et fonda l'orphelinat du ghetto qui, fin juin 1943, accueillait 78 enfants. L'auteur, Muriel Chauchois, y relate le parcours de vie de cette femme pédiatre, une vie dans une ville disparue et nous invite à partager sa quête. Qui étaient ces enfants ? Que sont-ils devenus après la liquidation du ghetto ?

Des vues de créations artistiques ponctuent chacun des chapitres. Ces créations, ce sont les poupées, imaginées dès les années 1980 par Sophie Libo-Wawrzyniak, petite-fille de la pédiatre. Analyses historiques, créations artistiques et récits de vie témoignent des rêves et des désespoirs de ceux qui incarnèrent la résistance spirituelle dans la Jérusalem des ghettos.



[1] **Tsafon, revue d'études juives du Nord, Hors-série n° 10 d'oct. 2022**, 25 €, préf. Katy Hazan, postf. Philippe Boukara, à commander à contact@tsafon-revue.com.

[2] L'**OZE** [du russe ***O**bshchestvo **Z**dravookhraneniya **Ye**vreyev*] : La *Société pour la préservation de la santé des Juifs*, organisation internationale fondée en 1912, devint **TOZ** après l'annexion en 1919 de Vilna par la Pologne [du polonais ***T**owarzystwo **O**chrony **Z**drowia Ludnosci Zydowskiej*] : *Société pour la préservation de la santé de la population juive*.

Israël

Entretien avec ***Charles Enderlin*** *réalisé par Dominique Vidal*

Netanyahou met en place un changement de régime

(Suite de la Une)

Dominique Vidal : *Le nouveau gouvernement israélien ne perd pas de temps. Il a déjà obtenu de la Knesset le vote, en première lecture, de son projet de réforme de la justice. Quel en est l'enjeu ?*

Charles Enderlin : Benyamin Netanyahou et ses alliés ultra orthodoxes comme sionistes religieux messianiques entendent mettre en place un nouveau régime en Israël : nationaliste juif, autoritaire et religieux – à terme, une théocratie. Et ils commencent par neutraliser le seul contre-pouvoir existant, la Cour suprême. Depuis 1992, celle-ci joue de fait, traduit en français, un triple rôle de Conseil constitutionnel, de Conseil d'État et de Cour de cassation, qui plus est dans un État dépourvu de Constitution. Mais les nouveaux dirigeants israéliens la présentent comme antipopulaire selon le principe de tous les régimes autoritaires : « *Le* peuple *en leur donnant une majorité de 64 députés sur 120, leur a accordé le droit de neutraliser les juges, qui, eux, ne sont pas élus.* »

D.V. : *Autrement dit, Netanyahou ignore le principe, fondamental depuis Montesquieu, de séparation des pouvoirs ?*

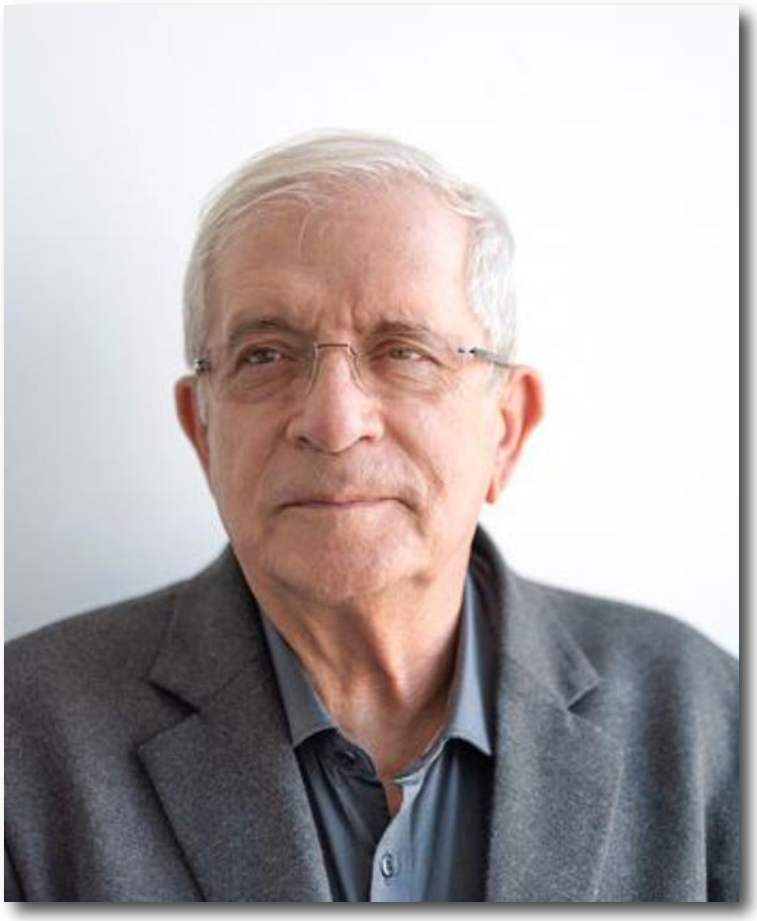
C.E. : Netanyahou est plus proche d'Orban que de Montesquieu ! À l'instar des dirigeants « illibéraux », il veut concentrer tous les pouvoirs, y compris le judiciaire. Avec de surcroît cette spécificité israélienne qu'est la dérive vers la théocratie. Le projet de réforme de la justice comporte deux dimensions : il confie la nomination des juges à l'exécutif et, en matière de lois, donne le dernier mot à la Knesset, laquelle pourrait donc annuler les jugements de la Cour suprême.

La Knesset pourrait même maintenir un texte jugé contraire aux droits individuels. C'est d'autant plus grave qu'Israël n'a jamais adopté la *Déclaration universelle des droits de l'homme* : deux lois votées en 1992 sur la liberté professionnelle et sur la dignité humaine en tiennent lieu d'ersatz. C'est sur ces deux textes qu'Aharon Barak s'était appuyé pour permettre à la Cour suprême, qu'il présidait alors, de juger de la validité des lois. Un citoyen ne pourrait plus se tourner vers elle pour faire respecter ses droits, si la réforme en cours aboutissait.

Au-delà de cette refonte judiciaire, c'est une révolution religieuse et d'extrême droite qui est sur les rails, avec la multiplication de mesures liberticides. Une nouvelle loi placerait, par exemple, l'Inspection générale des services de police, jusque-là indépendante, sous l'autorité du ministre de la Justice. Cette IGSP concernerait même les procureurs, y compris ceux qui sont chargés du procès de Netanyahou…

D.V. : *Et les partis les plus extrémistes s'en donnent à cœur joie ?*

C.E. : *« Cela fait trente-quatre ans que j'essaie de nous débarrasser de la Cour suprême »*, a déclaré Moshe Gafni, du *Judaïsme unifié de la Torah*, qui préside la très influente Commission des Finances. Et pour cause : la Cour obligeait les partis ultraorthodoxes à se conformer au principe d'égalité. Il s'agit donc de graver dans le marbre la



Charles Enderlin

dispense de service militaire pour les jeunes ultra-orthodoxes. Les tribunaux rabbiniques verraient leurs pouvoirs renforcés au détriment des instances civiles. Les trois formations rassemblées dans le *Parti sioniste religieux*, parti messianique, ont obtenu tout ce qu'elles attendaient de Netanyahou : Bezalel Smotrich, par exemple, est à la fois ministre des Finances et ministre délégué à la Défense…

D.V. : *… et il a la haute main sur la Cisjordanie ?*

C.E. : Il aura en effet tout pouvoir sur son administration civile : les Palestiniens seront donc dirigés par… un des colons les plus extrémistes. Car Smotrich habite, près de Naplouse, une colonie qui n'est même pas autorisée par le gouvernement. Il faut rappeler que l'accord de coalition stipule : « *Le peuple juif a droit exclusif et inaliénable sur la terre d'Israël. Le gouvernement développera l'implantation partout, y compris en Judée-Samarie »* (nom biblique de la Cisjordanie). Le message est clair : il s'agit d'annexer ce territoire. Joe Biden et Emmanuel Macron devraient le comprendre et cesser d'évoquer la *« solution à deux États »* dont aucun gouvernement israélien ne parle plus depuis des années…

Smotrich ne camoufle ni son racisme ni son homophobie, lui qui a qualifié la Gay Pride de *« bestiale »* ! Quant au kahaniste Itamar Ben Gvir, de la colonie Kyriat Arba, ministre de la Sécurité nationale et patron de la police, il arborait encore il y a peu dans son salon le portrait de Baruch Goldstein, l'assassin de 29 musulmans en prière dans le Tombeau des Patriarches en 1994. Il l'a retiré sur le conseil de Netanyahou, qui lui a aussi suggéré de remplacer le slogan « *Mort aux Arabes* » par « *Mort aux terroristes* »… Aujourd'hui, ce « modéré » négocie la création d'une garde civile qui dépendrait directement de lui ! Pour sa part, Avi Maoz, également raciste, homophobe et misogyne, dirige une agence de promotion de l'*« identité nationale juive »* ! Voilà les hommes qui, sous la houlette de Netanyahou, mènent la révolution fasciste en Israël.

D.V. : *L'alliance conclue par Netanyahou avec ces trois partis relève-t-elle de la tactique ou bien repose-t-elle sur une convergence idéologique ?*

C.E. : Il y une réelle convergence idéologique. Benjamin Netanyahou a tombé le masque pragmatique qu'il portait il y a quelques années pour revenir à l'idéologie ultranationaliste, qu'il a développée dans son livre publié en 1993. Elle vient de son père, l'historien Benzion, proche, dans les années 1920, de la branche « maximaliste » au sein du sionisme révisionniste. Ces militants, admirateurs de Mussolini, étaient souvent dans l'opposition à leur chef, Zeev Jabotinsky, et se considéraient comme des *« Birionim »* (voyous) qui rejetaient tout accord avec les Arabes de Palestine. Sur cette ligne, rien n'oppose fondamentalement Benjamin Netanyahou à Ben Gvir, Smotrich et Maoz, les sionistes messianiques qu'il a fait entrer dans sa coalition et son gouvernement. Bien sûr, il compte sur la refonte du système judiciaire pour lui éviter une condamnation.

D.V. : *C'est dire aussi que les manifestations qui se multiplient depuis janvier n'ont pas pour seul objet la défense de la Cour suprême. Ce qui explique son ampleur : jusqu'à 250 000 personnes en une journée à Tel-Aviv, Jérusalem et Haïfa : c'est l'équivalent de 2 millions de personnes en France…*

C.E. : C'est un mouvement d'ensemble. Il s'oppose au changement de régime, à la réforme de la justice et défend les libertés. Parmi les slogans, sur les pancartes et les banderoles, il y a l'équilibre des pouvoirs, le "*Non au fascisme*", mais aussi *« Pas de démocratie avec l'occupation »*. De fait, si la question palestinienne n'est pas centrale, elle n'est pas pour autant absente, loin de là. Les manifestations sont représentatives de toutes les couches de la population. Jeunes et anciens s'y retrouvent. Des laïcs bien sûr, mais on y rencontre pas mal de porteurs de kippa. Je n'avais jamais vu un mouvement aussi large, avec une énergie aussi exceptionnelle. La police reste relativement calme, au grand dam de Ben Gvir, qui la voudrait plus violente envers ces foules qu'il qualifie d'*« anarchistes »*.

D.V. : *Et les partis politiques ?*

C.E. : Ils ne sont pas en tête des manifestations. Gantz, Lapid et les autres y participent, mais ce ne sont pas les principaux orateurs, qui viennent, eux, de la société civile. Ce sont des comités indépendants qui organisent les défilés. Une grande partie du public israélien commence à poser des questions essentielles : quelles doivent être les institutions de la démocratie ? Quels doivent être les pouvoirs et l'indépendance du judiciaire ? Ce débat, ce combat, sont fondamentaux, 74 ans après la création de l'État. Car l'alternative, c'est la dictature et le fascisme. ■ **24/02/2023**

Retraites

7 mars : une étape décisive contre la réforme de la retraite macronienne?

par **Patrick Kamenka**

L'Intersyndicale, dans l'unité inédite des organisations de salariés et de la jeunesse, appelle à mettre le pays à l'arrêt le **7 mars** pour défaire la contre-réforme que veut imposer le gouvernement Macron-Borne en reculant à 64 ans l'âge légal du départ en retraite et en allongeant la durée des cotisations.

Depuis le début de la mobilisation contre le projet du gouvernement, tant dans la rue que sur les bancs de la *Nupes* à l'Assemblée nationale, les mensonges du pouvoir ont fait *pschitt* qu'il s'agisse du fameux minima à 1 200 euros brut (qui en fait ne concernent que 0,002 % des salariés avec une carrière complète au Smic) ou du chantage sur la faillite du régime de répartition si la réforme n'était pas entérinée.

En clair, la bataille de l'opinion a été remportée face aux éléments de langage de la Première ministre Élisabeth Borne ou de son ministre du Travail Olivier Dussopt, qui s'enferre dans ses tentatives de sauver la réforme. Résultat : 93% des Français rejettent le projet.

Mais tout le monde aura bien compris, au cours de ces semaines de mobilisation, que le but recherché par le locataire de l'Élysée revenait à voler deux années (passage de 62 ans à 64 ans) aux salariés pour satisfaire les appétits des marchés financiers, comme les impératifs bruxellois, afin de répondre aux concepts ordolibéraux d'une réforme des retraites par capitalisation .

Après des débats houleux au Palais Bourbon, qui se sont achevés le 17 février et n'ont pas permis d'examiner entièrement le texte, le gouvernement a invoqué l'article 47.3 de la Constitution pour empêcher les débats de fond. La tactique de *LFI* visant à opposer quelques 13 000 amendements pour repousser la discussion de l'article 7 du projet de loi n'a fait qu'ajouter à la confusion au sein de l'Assemblée, situation qui n'a pas manqué de provoquer de vives critiques de la part des syndicats.

Désormais, la balle est dans le camp du Sénat. Le texte gouvernemental, examiné en commission depuis le **28 février,** le sera en plénière, et ce jusqu'au **12 mars.** Les rapporteurs du projet de loi de réforme des retraites, membres de la majorité sénatoriale de droite et du Sénat, défendent le principe d'une surcote pour les pensions des mères de famille et veulent aussi permettre aux personnes en incapacité totale de partir à 60 ans. Ils laissent le sujet épineux des carrières longues aux débats en séance.

Les groupes socialiste, communiste, républicain, citoyen et écologiste ont, d'un commun accord, décidé de discuter du fond de la réforme et notamment du fameux article 7 ; mais « *pas avant le 7 mars* » selon Éliane Assassi, présidente du groupe communiste (CRCE), afin de peser sur le rapport des forces pour faire reculer le gouvernement et la majorité de droite au Sénat – favorable au projet du gouvernement – au moment même du déclenchement de la grève. Dès le lendemain de l'adoption du projet au Sénat, sept députés et sept sénateurs se réuniront en *Commission mixte paritaire* pour plancher sur un texte de conciliation.

« *Le projet des 64 ans est partie intégrante du projet macroniste global qui comprend les contre-réformes du droit du travail, la réduction des droits de l'assurance chômage, la fameuse loi* Plan d'action pour la croissance et la transformation des entreprises*, dite PACTE, la modification des lycées professionnels et les soubresauts sur un faux partage de "la valeur", voire de la participation.* », a commenté Patrick Le Hyaric, ancien député européen, dans sa lettre hebdomadaire.

Car le but de cette réforme consiste à déposséder les Français de l'héritage d'Ambroise Croisat et de la retraite par répartition. N'oublions pas les déclarations de l'ancien vice-président du *Medef*, Denis Kessler qui, il y a quelques années, jugeait urgent d'en finir avec les conquêtes obtenues par les salariés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et avec l'héritage du *Conseil National de la Résistance* et de la période de reconstruction de la France.

Une première victoire avait été obtenue contre le projet de réforme de la retraite à points grâce aux luttes et aux vastes mobilisations.

Aujourd'hui, l'unité syndicale, les manifestations, des plus petits bourgs aux grandes villes, montrent toute l'impopularité de cette réforme. Et dès le 7 mars il s'agit, si le gouvernement persiste, de « *montrer* [par la grève reconductible] *que sans notre travail le pays ne peut pas tourner* » selon la formule de Sophie Binet, secrétaire générale de l'*UGICT-CGT* qui conclut, en forme d'appel : « *Soyons au rendez-vous. Ils sont une poignée, nous sommes des millions.* »*.

D'ores et déjà, des débrayages quotidiens sont prévus dans les secteurs professionnels – énergie, pétrole, cheminots, portuaires et dockers. Selon un récent sondage, 68 % des personnes interrogées estiment que le blocage de la France sera de la responsabilité du gouvernement.

Les inégalités entre les hommes et les femmes, qui persistent de manière alarmante, sont encore renforcées au moment de la retraite. L'intersyndicale se saisira du **8 mars**, *Journée internationale de lutte pour les droits des femmes*, pour mettre en évidence et dénoncer l'injustice sociale majeure de cette réforme des retraites envers les femmes, affirme la *Cgt*. ■ **28/02/2023**

* Chronique *La victoire dépend de chacune et chacun d'entre nous*, in *l'Humanité Magazine* du 23/02/2023.

Mémoire

Mort pour la France

Dans notre numéro 334 de mars 2016, nous vous informions qu'en réponse à Georges Duffau-Epstein, qui au nom de l'AFFMRFA*, avait signalé que de nombreux actes de décès de résistants fusillés pour avoir combattu l'occupant nazi ne comportaient pas la mention « *Mort pour la France* », le ministère de la Défense avait répondu très clairement le 8 janvier 2016 : « Cette mention «*Mort pour la France*» s'applique bien, **tout autant aux fusillés étrangers qu'aux fusillés français** (articles L488 et L489 du Code des pensions militaires). »

Il aura fallu néanmoins attendre le 79e anniversaire du 23 février 1944, jour où furent fusillés au Mont-Valérien les membres du groupe Manouchian-Boczov, pour que, suite au signalement d'Alain Simonnet, l'héroïsme du résistant **Szlama Grzywacz**, juif originaire de Pologne, soit loué par l'Élysée, dans un communiqué du 18 février 2023 à l'AFP, qui le reconnaît enfin « **mort pour la France** ».

Extraits de ce communiqué :

« Il y a près de 80 ans, 23 résistants étaient condamnés à mort sur décision d'un tribunal militaire nazi, parce qu'ils avaient lutté, les armes à la main, pour la libération de la France (...) Tous furent déclarés morts pour la France. Sauf un : **Szlama Grzywacz**.

Injuste oubli. […] Son engagement communiste lui valut cinq années de prison, qui n'affaiblirent ni ses convictions ni son activité militante. Pour échapper aux persécutions de la police polonaise, il gagna Paris en mai 1937, puis l'Espagne, où il combattit aux côtés des Républicains au sein des Brigades internationales. […] Les services de la présidence saluent ses «actions de sabotage» dans des ateliers parisiens pour les empêcher «*de produire des vêtements fourrés pour l'armée allemande*». […] En août 1942, il entra à la sous-section juive de la résistance communiste dans les rangs des FTP-MOI, sous la fausse identité de **Jean Jagodacz** et le pseudonyme de **Charles**. »

Le communiqué évoque aussi son rôle dans l'assaut de «points névralgiques» de l'occupant allemand : « *convois de troupes, siège du* Pariser Zeitung*, train de ravitaillement* ». « *Arrêté par les inspecteurs de la BS2, le 29 novembre 1943* », il a été torturé puis incarcéré à Fresnes avant son exécution au Mont Valérien « *à l'âge de 33 ans* ». […] « *Il fut l'un des dix visages de cette affiche rouge sang, placardée en quinze mille exemplaires sur les murs des villes de France en guise d'humiliation et de blâme, afin de décourager les Français d'imiter "ces résistants"* ».

« *Plusieurs dizaines de fusillés du Mont-Valérien n'ont pas encore été déclarés "morts pour la France"* », conclut l'Élysée. Il promet de faire la « *lumière* » sur « *ces destins exemplaires, afin de leur rendre la reconnaissance que leur doit la République* », et annonce le lancement de travaux sous l'autorité de Patricia Mirallès, secrétaire d'État chargée des Anciens combattants et de la Mémoire.

Acceptons-en l'augure et restons vigilants. ■ **TA**

* **AFFMRFA** Association des familles de fusillés et massacrés de la Résistance française et de leurs amis.

Théâtre La chronique de Karolina Wolfzahn

La situation - Jérusalem - Portraits sensibles

Bernard Bloch a, à son actif, un nombre impressionnant de créations théâtrales, le dernier est un spectacle ***La situation – Jérusalem – Portraits sensibles***, dont le titre lui est venu des conversations entre Amoz Oz et David Grossman : « *ils terminaient leurs rencontres par cette injonction, «et maintenant parlons de la situation…»* ».

Comédien et metteur en scène, il naît à Mulhouse cinq ans après la guerre, de mère juive alsacienne et père juif allemand. Il entre, à 14 ans, dans une troupe de théâtre amateur dirigée par un professeur du conservatoire.

« *Parti à la fac'à Strasbourg, je reprends le théâtre amateur et rencontre les gens du Théâtre National de Strasbourg, mais malgré leurs sollicitations, je décide de ne pas y entrer. Devenu comédien professionnel, je monte en 1975* l'Attroupement, *troupe radicale politiquement, kibboutz théâtral sans subventions, vivant des places achetées par les spectateurs* ».

Bernard rejoint Paris où il fonde *Le Réseau*, il est également membre fondateur de la *CAP*, coopérative de sept artistes de différentes disciplines, enfin subventionnée.

Le comédien tourne dans plusieurs films dont *Quand tu seras grand* d'Éric Métayer et Andréa Bescond, Ken Loach, Bernard Sobel, Yves Boisset.

En 2013, « *je découvre Jérusalem au court d'un voyage de deux semaines en Israël et Cisjordanie, je n'avais été en Israël qu'une fois, pour ma Bar-Mitzwah à Bne Brak. Jérusalem m'a fasciné, j'ai écrit un livre et fait le spectacle «Le voyage de Dranreb Cholb»* [1]. *J'ai voulu créer quelque chose autour de cette ville incroyable* ».

À la suite de cette création, Bernard Bloch obtient en

La situation © Philippe Delacroix

2016 le prix Médicis, avec une bourse de 4 000 euros par mois, pour séjourner à Jerusalem durant deux mois.

« *J'ai rencontré Warszawski et d'autres personnes, adressées par des amis, ensuite des gens rencontrés dans les rues, de tous âges et confessions, juifs ou arabes, 60 personnes disposées à parler, à communiquer, qui n'habitent pas là par hasard. Je notais, j'enregistrais, en français ou en anglais, deux ou trois personnes par jour, parfois invité chez les habitants. J'ai choisi 27 personnes, mélangé parfois les récits avec soit de vrais prénoms, soit des pseudos, respectueux du désir de chacun. À la fin il y avait 2 000 pages qu'un jeune homme a retranscrites. J'avais la base pour le texte de la pièce* ».

Le metteur en scène a gardé la forme des entretiens en les dramatisant, rendu les situations plus conflictuelles - c'est le théâtre ! [2]

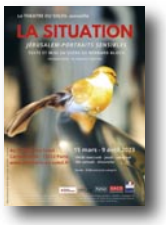
Sur le plateau, dix personnes, dont un musicien. Dans la première partie, un jeune comédien joue le rôle de l'intervieweur, Bernard Bloch, qui reprend sa place dans la deuxième partie. « *C'est aussi un spectacle sur l'identité ; des femmes jouent des hommes ; des hommes sont des femmes ; chacun incarne plusieurs personnages qui tiennent des discours parfois contradictoires avec, toujours, l'amour pour leur ville* ». L'un dit « *Nulle part ailleurs, vous ne verrez une telle lumière ! Elle sculpte les pierres quand le soleil se couche du côté de la mer ou quand il surgit derrière le Mont des Oliviers.*»

La scène est une agora où dominent les couleurs ocres méditerranéennes ; par terre, des feuilles, des pierres, des bibles, des corans, des toras. Des cages à oiseaux posées sur les chaises de toutes couleurs autour d'une tente blanche, les petits oiseaux posés sur des chaises, légers et irréels, les costumes plus vifs, seyants, comme pour une soirée, pas de folklore. Des hommes et des femmes, des juifs, des musulmans, des chrétiens, non de grands intellectuels, mais des inconnus, déçus par l'Histoire, témoignent.

Le metteur en scène montre les espaces de paix, une école mixte, Muriel, 84 ans, soignée avec amour à l'hôpital par des Arabes de Jérusalem, le fils du grand rabbin de Strasbourg, Mordechaï, Walid, Majdaqui sont nés ici ou sont arrivés de tous les pays, histoires vraies qui traversent les évènements. Il ne veut pas faire entendre des discours, mais des paroles.

Le spectacle est envoûtant et émouvant. ■

[1] Cf. ***Le voyage de Dranreb Cholb [1] ou penser contre soi-même*** de Simone Endewelt in *Presse Nouvelle Magazine* n° 348 de 09/2017.



[2] **Théâtre du Soleil**, Cartoucherie, Paris 12°, du 15 mars au 9 avril, me. à ve. 19h30, we à 16h., résa : 07 45 06 45 50 ou reseau-theatre.production@gmail.com

Ndlr Rappelons que nous avons eu le plaisir de recevoir Bernard Bloch à l'UJRE, le 8 février 2020, lors de la projection-débat du documentaire *Pas en mon nom* (2019) de Daniel Kupferstein où, avec le réalisateur et Rony Brauman, il était venu témoigner des raisons de son « *pas en mon nom* ».

Ukraine - Russie

Entretien avec ***Jean Radvanyi*** *réalisé par Patrick Kamenka*

L'autre côté du monde

Patrick Kamenka : *Plus d'un an après le déclenchement de l'agression russe contre l'Ukraine, après le discours de Vladimir Poutine sur l'état de l'Union et la visite de son homologue américain Joe Biden à Kiev, les chances de la paix semblent plus lointaines que jamais. Quel est votre commentaire?*

Jean Radvanyi : Effectivement, d'un côté comme de l'autre, on montre une certitude de vaincre qui ne laisse pas présager de négociations proches. Du côté russe comme du côté ukrainien, on se montre sûr d'une victoire militaire. Les Ukrainiens comptent évidemment sur une aide accrue des Occidentaux, y compris comme l'envoi d'avions, mais est-ce qu'ils les obtiendront ? En tout cas, c'est ce que souhaitent les Ukrainiens. Ils vont obtenir un certain nombre de chars lourds avec lesquels ils espèrent faire une percée. Du côté russe, le discours de Vladimir Poutine était un discours de chef de guerre mobilisant son pays. Le président russe est prêt, lui, à une guerre longue, ce qui ne veut pas dire que l'armée et le peuple soient tous d'accord. Il met en place une économie de guerre dans tous les domaines et tente de persuader son opinion que toute son opération suit son cours normalement.

PK : *Dans ce contexte comment évaluez-vous le plan de paix chinois ?*

JR : C'est une proposition importante car la Chine est un acteur qui compte au plan international. Le fait que des pays comme la Chine, l'Inde, le Brésil, etc. appellent à des négociations rapides et exercent des pressions sur la Russie afin que les armes nucléaires ou chimiques ne soient pas utilisées est une bonne nouvelle en soi. Toutefois, ce texte ne contient aucune précision sur sa mise en œuvre. Or on sait, par exemple, que le président chinois Xi Jinping n'a jamais appelé son homologue ukrainien, Volodymyr Zelensky.

Ces initiatives témoignent cependant que le monde est en train de changer, comme je l'écris dans mon livre* (*Russie, un vertige de puissance).* Il s'agit de « *l'autre côté du monde* » qui joue un rôle de plus en plus important sur le plan géopolitique.

PK : *La France a-t-elle une position différente dans ce conflit de celles des autres puissances occidentales ?*

JR : Sans doute. Le président de la République Emmanuel Macron a gardé plus longtemps que d'autres le contact avec son homologue russe Vladimir Poutine. Certains ont évoqué la naïveté de Paris dans ce dossier. Mais il est important qu'un pays comme la France, membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies et puissance nucléaire, répète qu'il faut trouver une issue diplomatique à cette crise. Car, à mon sens, il n'y a pas de solution militaire et la poursuite de la guerre signifie encore plus de morts et de destructions. ■ **02/03/2023**

La *PNM* signale

Russie - Un vertige de puissance

1986-2023 - Une analyse critique et cartographique

Jean Radvanyi est un géographe et géopolitologue français, professeur émérite à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), spécialiste du Caucase, de la Russie et de l'espace postsoviétique. Il a créé l'Observatoire des États postsoviétiques à l'Inalco et été de 2008 à 2012 le directeur du Centre d'études franco-russe de Moscou. Il a publié de nombreux ouvrages et articles sur la Russie, le Caucase, et le cinéma russe et soviétique. Dans son dernier livre*, l'auteur part de la situation actuelle, l'agression de l'Ukraine par la Russie, mais revient sur les événements qui l'ont précédée. La juxtaposition de textes synthétiques exposant les positions des différents acteurs et de documents cartographiques facilite, souvent plus clairement que par de longs développements, la compréhension des enjeux réels et de leur évolution.

*** Jean Radvanyi, *Russie Un vertige de puissance***, Éd. La Découverte, Paris, 02/2023, 192 p., 32 €.

La chronique littéraire de G.G. Lemaire

Un monument pour Vladimir Jankélévitch ?

En France, l'après-guerre a été difficile comme il l'a été dans presque toute l'Europe. Il fallait reconstituer les institutions démocratiques, faire face à la pénurie, relancer l'industrie, organiser le retour des prisonniers et des déportés. La culture était en pleine transformation. La philosophie voyait le triomphe de l'existentialisme, avec pour figure emblématique Jean-Paul Sartre, qui avait publié *L'Être et le néant* en 1943.

Vladimir Jankélévitch, né en 1903, de parents russes et juifs, tous deux médecins, a fait ses études à Paris. Il a enseigné à l'Institut français de Prague à partir de 1927 et publié son premier livre, *Henri Bergson,* en 1931. Il a soutenu sa thèse, *L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Shelling, en 1933.* Il est nommé professeur au lycée du Parc à Lyon. Blessé en juin 1940, il passe deux mois à l'hôpital puis reste à Toulouse et doit changer plusieurs fois d'identité. Il continue à enseigner dans la clandestinité. En 1942, il fait paraître, à Lyon, *Du mensonge* et *Nocturne.* L'année suivante, abrité par l'Institut catholique de Solages, il poursuit la rédaction de son *Traité des vertus*, commencé en 1936. Il adhère au *Front National Universitaire* en 1944. À la Libération, il est nommé directeur des émissions musicales de Radio-Toulouse puis maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille. Il termine son *Traité des vertus* en 1947 puis enseigne successivement à l'Université de Lille, à la Faculté de Lettres à Besançon et au Collège philosophique, qui publiera *Le Mal* dans ses *Cahiers.*

Jankélévitch est un moraliste. Il explore des thèmes comme la mort, l'amour, le temps. Influencé par Bergson, il développe une philosophie de l'instant comme source de la création artistique, de la connaissance et de l'éthique. Par-delà l'Être, il y aurait ce « *Je-ne-sais-quoi* » qui déroge au principe de non-contradiction. Il y a chez lui deux conceptions du temps : celle du devenir et celle de l'instant.

Le nouveau *Cahier de l'Herne** permet une initiation convaincante à la subtilité de sa philosophie. Et puis il convient de relire ses grands ouvrages, comme *La Mauvaise conscience* (1933) ou *Le Je-ne-sais-quoi* ou *Le Presque-rien* (1957).

Passionné par la musique, Jankélévitch a écrit sur Gabriel Fauré, Maurice Ravel, Claude Debussy, Liszt. Toute une partie du *Cahier* est dédiée à la musique. Jean Cassou écrivait en 1961 : « *Jankélévitch a été l'un des rares philosophes, je dirai même des rares écrivains qui aient jamais réussi à parler de la musique*. » Pour lui, la musique conduit au bonheur et cela, il a su le traduire par son écriture.

Les Éditions de l'Herne publient en outre *La Conscience juive*. Il a participé, aux côtés de Léon Brunschvicg, de Jean Wahl, d'Emmanuel Levinas, à divers colloques sur le judaïsme après l'Holocauste. Dans *Sources*, il analyse le désir d'altérité et s'interroge : « *Comment définir quelque chose dont l'essence est d'être Indéfinissable ?* » Le fait d'être juif « *aurait quelque chose qui n'est rien et qui demeure irréductible à l'analyse.* » S'il juge impossible de faire une synthèse du judaïsme, il en note quelques traits distinctifs : le désir de s'assimiler tout en préservant secrète la différence qui sépare les Juifs des autres, l'homme juif passant d'une tentation à son contraire.

Quant à l'État d'Israël, où il s'est rendu en 1957, il lui inspire des sentiments partagés. Cela tient déjà au fait que pour lui, être juif, c'est à la fois une présence et une absence indissolubles et non une entité infrangible. Le Juif n'est pas un être pur. Il y a quelque chose en lui « *qui majore la difficulté d'être* ». Le mal universel qui frappe les hommes est encore plus douloureux pour les Juifs. Il considère d'ailleurs le judaïsme comme « *une exigence déraisonnable* ».

Sa philosophie est inexorablement imparfaite par définition à cause de ce *Je-ne-sais-quoi* et de ce *Presque-rien* qui sont les marques de ce défaut congénital où toujours une part de ce qu'il a couché sur le papier demeure frappée d'une sorte de fissure qui lui est intrinsèque et le distingue de ses grands prédécesseurs. ■

* ***Cahier Vladimir Jankélévitch*** sous la direction de Françoise Schwab, Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau et Jean-François Rey, Éd. L'Herne, 296 p., 33 €. – • ***La Conscience juive,*** préf. de Françoise Schwab, Éd. L'Herne, *Essais*, 168 p., 14 €.

Ndlr Vladimir Jankélévitch a été coprésident de l'UJRE en 1965 au côté d'André Blumel et de Charles Lederman.

À lire

Marie de Mazdala, Une femme au pays des ténèbres

lu par **Cécile Princ**

Marie de Mazdala est un roman écrit à la première personne : c'est le récit que Mariam, personnage principal, fait de sa vie. On l'apprend en refermant le livre. Un psychiatre iranien installé en France suggère à Mariam de se livrer à Babacar, un enfant qui ne comprend pas sa langue. Idée lumineuse qui permet à Mariam de se livrer sans mentir. Par ce truchement, Mariam se libère. Une histoire s'écrit à la recherche d'une vérité, au-delà du mensonge.

Le mensonge, c'est ce sur quoi est bâtie la vie de Mariam. C'est ce sur quoi est construit le pays de Mariam tout entier : l'Iran. « *Dans ce pays, on ne pourrait pas vivre sans mentir, sans tricher. Entre les mollahs et l'opium qui règnent en maîtres, on ment pour survivre* ».

Mariam a six ans quand le Shah est renversé et Khomeiny prend le pouvoir. Pendant des années, Mariam subit tout un système organisé de mensonge, de tromperie, d'hypocrisie. Celui de la société mais aussi et d'abord celui de sa mère, personnage emblématique et toxique. Danseuse de cabaret à Téhéran sous le Shah, la mère de Mariam se convertit au nouveau régime des mollahs dont elle épouse les codes à la perfection et auxquels elle n'hésite pas à sacrifier son fils de 14 ans en l'envoyant mourir en martyr à la guerre contre l'Irak et sa fille de 13 ans en la jetant dans les bras d'un dignitaire qui la viole la nuit de ses noces.

« *Mon malheur fut de sortir de la coquille de l'enfance avec la révolution islamique. Tout n'était que deuil, deuil à perpétuité* ». La guerre, les bombardements, quotidiens, les cadavres, les maisons en ruine, les lamentations, les manifestations aux cris de « *mort à l'Amérique, mort à Israël, mort à Satan* », le tout habillé toujours de noir, le noir du tchador islamique.

Pendant des années, Mariam subit sans comprendre. Jusqu'au jour où Mariam est mariée par sa mère et violée. Jusqu'au jour où Mariam découvre le plaisir dans les bras de Shabnam, une amie qui n'a peur de rien. Jusqu'au jour où Shabnam est pendue.

Alors, Mariam se révolte et, malgré les risques encourus d'emprisonnement, de torture, de pendaison, elle fait fi des interdits et vit une vie libre, une vie de transgression. Mariam fréquente des hommes de tous les milieux, se donne sans compter, sans amour, observe et comprend.

Un jour, elle rencontre Kamal, un étudiant. L'innocence, la lumière, la fin des ténèbres. Différent de tous les autres hommes, Kamal devient central, omniprésent et pourtant si vite absent, avant de disparaître complètement.

Mariam se donne corps et âme. Parce que Kamal est la seule lueur que Mariam ait jamais connue, elle s'y raccroche inlassablement, obstinément. Jusqu'au jour où elle doit se rendre et abandonner cette lumière qui s'est éteinte : Kamal est rongé par la folie depuis son incarcération et les tortures qu'il a subies.

Mariam émigre, seule. Perdue, Mariam erre, d'église en église pour tromper sa solitude. Jusqu'au jour où, loin de l'Iran, et grâce au psychiatre iranien, Mariam peut commencer son récit dans une langue concise, acérée, percutante. Dans des va-et-vient constants, des dialogues acérés, on erre entre Kamal, Mariam et ses réminiscences : les hommes, sa mère, les mollahs, l'Iran. ■

Hossein Dowlatabadi, ***Marie de Mazdala, Une femme au pays des ténèbres***, 2019, traduit du persan par Hamid Saba et Thierry Fournier aux Éd. l'Harmattan, Paris, 2022, 258 p., 23 €.

Cinéma La chronique de Laura Laufer

Binka Jeliaskova, 1923-2011 : pionnière du cinéma moderne bulgare

Le cinéma de **Binka Jeliaskova** est contemporain de l'émergence du Nouveau cinéma, mais reste dans ses débuts marqué par le néoréalisme. On y repère aussi l'influence de la mise en scène théâtrale dans l'utilisation de l'espace et la direction des acteurs.

Bien que plusieurs de ses films aient été salués et nominés par le Second Festival de Moscou, son œuvre subira la censure dès son premier film qui sera interdit dans son pays durant trente-trois ans. Binka Jeliaskova, qui avait résisté au nazisme et connu le maquis et la clandestinité, était restée une communiste fidèle à son idéal : elle ne désarma pas et ses films porteront un regard lucide, critique et courageux sur la société de son temps et de son pays.

Ses premiers films révèlent la distance prise entre l'idéal communiste qui animait le combat des partisans et ce qu'ils sont devenus dans l'amollissement de l'après-guerre et l'adaptation à un système où la ferveur de l'idéal communiste disparaît. Binka Jeliaskova, qui vient du théâtre, s'impose en pionnière là où la mise en scène cinématographique était regardée comme métier d'homme.

*La vie s'écoule silencieusement **

Ce premier film de 1957 sortira en juillet prochain (avec *La Piscine*). ***La vie...*** fut regardé par l'État bulgare comme infâmant pour les résistants et banni des écrans bulgares durant trente-trois ans. Il ne retrouvera son public qu'en 1988. Son scénario est écrit par Hristo Ganev, mari de la cinéaste, ancien résistant lui-même et, ici, coréalisateur.

Le film évoque l'enthousiasme et le courage d'un groupe de résistants communistes dont l'idéal et les valeurs se désintègrent dans la Bulgarie des années 1950. L'intime comme le collectif sont atteints : la sphère privée et familiale, envahie par l'aliénation domestique, est loin des valeurs de partage qui unissaient les militants dans la Résistance. Happés par un système corrompu, les anciens partisans deviennent des bureaucrates enlisés dans le pouvoir et les privilèges, une caste coupée du vécu de la population et dont l'ambition est de se voir en statues érigées à leur gloire passée.

Une note d'espoir conclut le film : la révélation de ce qu'ils sont devenus finit pas les secouer et les faire se retrouver dans un joyeux pique-nique… mais pour combien de temps encore ? On sent la sincérité de Binka Jeliaskova qui interpelle sur la crise des valeurs de l'idéal communiste. Celui-ci a été abandonné pour des privilèges de caste et de corruption.

*Nous étions jeunes**

Ce film, primé au Festival de Moscou seize ans après sa réalisation, reprend le thème de la lutte d'un groupe de résistants au nazisme. La cinéaste puise, de toute évidence, dans ses propres souvenirs de partisane, alors qu'elle n'avait pas vingt ans, et filme à travers la grande jeunesse de ses personnages leur inexpérience dans la lutte.

Film : *Nous étions jeunes*

Malgré le sabotage final d'une usine, le film montre dans le jeune groupe de partisans les tâtonnements, les doutes, les échecs, le manque de confiance des uns vis-à-vis des autres, l'exclusion de l'un d'eux soupçonné à tort de traîtrise, soit l'écart existant entre la pratique et l'expérience de la résistance d'une part, et le désir d'action d'une jeunesse antinazie qui se rêve héroïque d'autre part.

L'insistance sur la jeunesse et son manque d'expérience de la lutte armée révèle que la réalisatrice s'attache à des aspects peu montrés d'ordinaire dans les films évoquant la Résistance. Ce n'est plus l'idéal politique du groupe qui fait l'axe principal du film, mais bien la jeunesse de ses membres, à l'exception de son chef.

Le regard de la cinéaste se porte, tendre et romantique, sur le jeune couple Veska et Dimo tombant amoureux. Tourné en majeure partie en extérieur, la mise en scène multiplie de magnifiques éclats poétiques de cinéma : vol d'oiseaux en gerbes, attente de Veska dans un sous-bois, cercles de lumière qui fusionnent et séquence hallucinante de violence et de beauté : la fuite devant les pronazis de la jeune paralysée en machine roulante.

*Le ballon attaché**

Ce film étonnant adapte une pièce de théâtre de Yordan Raditchkov. Le film est resté célèbre et il est devenu un classique du cinéma des Balkans. La pièce elle-même est inspirée d'un événement vrai : la rupture, pendant la Seconde Guerre mondiale, d'un aérostat militaire qui avait survolé un petit village bulgare.

C'est entièrement en extérieur que Binka Jeliaskova a tourné cette satire absurde et surréaliste du « *ballon de la discorde* ». Elle nous y révèle une humanité belliciste, bête et cruelle, où les habitants de deux villages se battent, se réconcilient pour à leur tour être poursuivis dans ce qui semble être une guerre sans fin. La stylisation cinématographique révèle ici de manière flagrante l'amour de la réalisatrice pour le théâtre par l'usage de l'espace comme par le jeu volontairement grotesque des acteurs. Dans cette bouffonnerie du *Ballon attaché* (1967), plus d'un spectateur songera à ce ballon de la discorde qui enflamme l'actualité, cet esprit de la guerre que les États-Unis entretiennent contre la Chine. *Le Ballon attaché* est une métaphore surréaliste et désenchantée où Jeliaskova dit son époque et son pays, mais soyez sûrs que ce ballon de la discorde n'a pas d'âge. Il revient en notre temps où s'entend de nouveau, insupportable, le fracas belliciste. ■

* **Binka Jeliaskova** : distribués par Malavida, deux de ses films sortent en salle le 8 mars : *Nous étions jeunes* (1961) et *Le ballon attaché* (1967). Deux autres suivront en juillet.

À voir

Signalons la sortie en version restaurée de trois des films réalisés par Jeanne Moreau :
• ***Lumière*** (1976), • ***L'adolescente*** (1979) et
• ***Lillian Gish*** (1983), son documentaire sur la grande actrice des films muets de Griffith.
Dans ***Sois belle et tais-toi*** (1977), le documentaire réalisé par l'actrice militante féministe Delphine Seyrig, 23 actrices témoignent de leur rôle de femme-objet dans le cinéma ■

8 mars - Soutien aux femmes iraniennes au Palais de la Porte-Dorée

À l'occasion de la *Journée internationale des droits des* femmes, le Palais de la Porte-Dorée se mobilise et rend hommage au combat des femmes iraniennes qui luttent aujourd'hui pour leur liberté ! Témoins de la répression, contraintes à l'exil, elles prennent aujourd'hui la parole pour mieux faire entendre les voix de la résistance.

• **À 18h.**, temps d'échanges lors d'une rencontre animée par Mariam Pirzadeh avec l'artiste Hanieh Delecroix, la chorégraphe Rana Gorgani et la chanteuse Ariana Vafadari.

• **À 20h.**, projection du film ***Le Cercle*** de Djafar Panahi, réalisateur de la Nouvelle Vague iranienne. Composé d'une série de portraits, ce film met en scène le destin de six femmes iraniennes qui, chacune à sa manière, doivent faire face à la discrimination et à l'oppression imposées par la société. Il a obtenu le Lion d'or au Festival de Venise en 2000. ■

Entrée gratuite sur réservation (www.palais-portedoree.fr).

Dos yidish vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל

יידיש? יידיש!

En l'absence temporaire de notre amie et collaboratrice Regina, la ***PNM*** signale **Elsa Signorile**, découverte grâce à Edith Perstunsky. ■

Les Bubbey Mayse

Une langue parlée par ses grands-parents, une musique qui a bercé son enfance, **Elsa Signorile**, clarinettiste et chanteuse, a grandi dans la culture yiddish.

Aujourd'hui, elle transmet la chanson yiddish à Rennes et à Nantes avec l'association *Sholem, musiques et langues juives en Bretagne* et le *Centre Culturel juif André Néher* (CCAN) de Nantes.

Ne la manquez pas lors de son prochain spectacle, les **31 mars** au *Conservatoire* de Montélimar (26) et **1er avril** à l'*Espace culturel* de Desaignes (07). Et si vous êtes parisien, réservez votre soirée du **10 juin** où elle se produira à la *Maison de la Culture Yiddish*. ■

Gerda Taro, le sourire caché d'une jeunesse immortelle

(Suite de la Une)

…On voit, à la teneur de ces lignes, à quel point l'engagement de la photographe, première femme tombée au champ d'honneur du photojournalisme, était total. Gerda, toujours sur la ligne de front avec les Brigades internationales et les Républicains qui la surnomment « *la Petite Rousse* » – visage mutin, silhouette frêle, courts cheveux dorés, tout petits pieds – décide de couvrir le bombardement de Valence. Lors de la bataille de Brunete, près de Madrid, alors que la propagande nationaliste affirme que la région est sous contrôle, elle est la seule à témoigner de la réalité de la situation. N'hésitant pas à se mettre en danger pour prendre des clichés, au plus près des combats et des opérations militaires, elle saute sur le marchepied d'un camion qui emmène des blessés à l'hôpital. Mais le camion entre en collision avec un char.

***Ce soir* - Hommage à Gerda Taro**

« *Le peuple de Paris fit à la petite Taro un enterrement extraordinaire, où toutes les fleurs du monde s'étaient donné rendez-vous. Capa, à mes côtés, pleurait et aux haltes du cortège cachait ses yeux contre mon épaule.* »

Paris 1936, café du Dôme. Robert Capa et Gerda Taro © Fred Stein

Le 1er août, les obsèques, au mur des Fédérés, de cette fille d'une famille juive d'origine polonaise, qui avait fui l'Allemagne à l'arrivée d'Hitler pour le combattre sur le terrain, rassemblent plus de 10 000 personnes et tournent à la manifestation antifasciste. Les poètes communistes, qui fréquentaient le couple qu'elle formait avec Robert Capa, sont présents : Rafael Alberti qui, avec sa femme, reconnaît son corps, évoque son « *sourire d'une jeunesse immortelle* ». Paul Nizan rapatrie son corps à Paris, Pablo Neruda et Louis Aragon prononcent son éloge funèbre. Ce dernier déclarera :

Espagne 1937

Sa volonté de s'engager, de militer, de rassembler, d'alerter les consciences, se manifeste dès 1930, à Leipzig, lorsque Gerda se joint à des groupes de gauche opposés au nazisme. En 1933, elle est arrêtée pour distribution de tracts antinazis et fait l'expérience de la prison. À la fin de la même année, face à la montée de la répression contre les opposants politiques, elle doit quitter l'Allemagne pour Paris. Elle ne reverra plus sa famille.

À Paris, elle fréquente le quartier du Montparnasse ; elle dirige, au café Capoulade, au coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel, au Quartier latin, le groupe révolutionnaire Leipziger Kreis et retrouve les membres du SAP (Parti socialiste allemand) en exil. C'est là, en septembre 1934, qu'elle fait la connaissance d'un photographe chassé de Hongrie. Ils se présentent l'un à l'autre sous les noms d'André Friedman et de Gerta Pohorylle et entament une liaison amoureuse à l'été 1935.

Les temps sont durs. Ses photos à lui se vendent mal. Heureusement, c'est l'époque où la presse est friande de reportages : *Regards* leur passe commande, mais aussi *Ce soir,* dirigé par Louis Aragon, et le magazine de photographies *Vu*, par Lucien Vogel, le père de Marie-Claude Vaillant-Couturier.

Bientôt ce couple, qui est aussi une équipe, a l'idée, sur le modèle du cinéma hollywoodien de Capra et Garbo, de se donner des pseudonymes américains : il signera ses photos Robert Capa et elle, Gerda Taro. Ainsi les retrouve-t-on, en mai 1936, couvrant l'accession au pouvoir du Front populaire, puis aux avant-postes dès que la guerre civile éclate en Espagne.

Travaillant ensemble, leurs clichés sont mélangés et signés Capa. Il faut dire qu'ils partagent la même conception du reportage de guerre : montrer, avant la guerre du Vietnam qui consacrera la proximité entre le photoreporter et ses acteurs, le journaliste « embarqué », aux premières loges pour voir, témoigner, rapporter. À l'époque, ils ne cherchent pas à paraître neutres. C'est même le contraire. L'appareil photo est leur arme. Ils se battent pour la République, développent sans s'en cacher leurs images dans les laboratoires du Commissariat à la Propagande de la Généralité de Catalogne.

Le temps passe. La tombe de Gerda Taro, sculptée par Alberto Giacometti, est profanée par les nazis en 1942. La photographe tombe dans l'oubli, cependant que Capa, qui gagne une reconnaissance mondiale, saute sur une mine en Indochine, en 1954. Dès lors, son frère Cornell et l'agence Magnum, par lui cofondée, font vivre tous ses tirages parfois pris par Taro… jusqu'à ce que réapparaissent, au Mexique, dans des conditions rocambolesques, les 4 500 négatifs de la guerre d'Espagne, contenus dans ce que l'on a appelé la « valise mexicaine »* et signés Capa, Stein, Chim et Taro. L'occasion de découvrir que la jeune femme, qui n'a disposé que de onze mois pour s'exprimer, avait un vrai style et une puissance expressionniste qui la distinguaient déjà des trois autres pointures. ■

* cf. *Presse Nouvelle Magazine* n° 307 de juin 2013.